

Journée de La lettre lacanienne

LECTURES PLURIELLES: l'angoisse

La tentation de l'objet

Jacques Marblé (APJL- Lyon)

Je vais commencer par remercier les organisateurs de cette journée pour cette invitation à intervenir sur une lecture du séminaire X, une invitation qui doit plus à de solides amitiés locales ayant résisté aux dernières scissions qu'à des liens déjà existant entre La lettre lacanienne et l'Association de psychanalyse Jacques Lacan au niveau national par la participation de membres de votre association à plusieurs activités communes comme Eric Porge au Midi-Minuit du livre de psychanalyse, Gilbert Hubé au Manifeste, Nicole Bernard et Jean-Louis Meurant aux cartels de la passe. J'en profite d'ailleurs pour rappeler le caractère exogamique incontournable du plus-un du cartel de la passe à l'APJL, cela participant heureusement comme cette rencontre à ce que j'appellerai un décroisonnement de la nébuleuse, décroisonnement grâce auquel nous nous sommes aperçus que nous étions plusieurs groupes à lire le séminaire L'angoisse.

Mais d'abord de quelle manière travaillons-nous dans notre groupe, que nous avons baptisé espace clinique, à Lyon ? Il n'est pas sans lien avec mon introduction de préciser que l'espace clinique de Lyon, dont la création par Jacqueline Ferret, Jean-Pierre Baccara et moi-même remonte à 3 ans, se veut transinstitutionnel, mais qu'il entretient des liens privilégiés avec les Forums du champ lacanien et l'association de Psychanalyse Jacques Lacan dont les uns ou les autres sont membres, et donc La lettre lacanienne. Cet espace clinique regroupe 25 participants dont je ne ferai que citer l'éventail des professions d'origine : psychiatres, psychologues, infirmières, travailleurs sociaux, enseignants, ostéopathe, graphothérapeute, coach, cadre de santé. Les 3 animateurs ont 3 positions complémentaires : un séminaire théorique, une animation de présentation de cas, un atelier de lecture. L'atelier de lecture intervient à chaque séance où l'un des animateurs est chargé de présenter sa lecture d'un ou de plusieurs chapitres du Séminaire, un des 2 autres animateurs lui répondant par la sienne propre, en insistant notamment, cela s'est mis en place naturellement, sur les divergences de lecture. L'atelier de lecture s'articule spontanément avec la présentation de cas le précédant, puis il ouvre sur la discussion et/ou le séminaire théorique. Alors que les 2 premières années nous avons voulu lire un

séminaire entier quitte à terminer à marche forcée, nous avons cette année avec le séminaire X adopté, sans nous concerter, un rythme similaire à nos collègues lyonnais de La lettre lacanienne à savoir un chapitre par séance : avons-nous là trouvé le rythme propre de ce séminaire charnière, avons-nous trouvé le rythme propre à notre groupe ? Je dois dire en tout cas que nous avons éprouvé un vif plaisir à prendre le temps de la lecture sans l'angoisse de la production à tout prix, et que du coup l'angoisse des participants devant la difficulté de la lecture s'en est trouvée, à leurs dires, bien soulagée...

Rien de plus nécessaire en effet pour les analystes, comme le dit Lacan dès le début du Séminaire X , que de s'arranger avec l'angoisse et d'essayer de voir comment, pour avancer. Mais Lacan voulait interroger la place de l'angoisse chez les analystes de l'époque avec la question de savoir ce qu'ils ménageaient dans leur rapport à l'angoisse. « Qui ménagez-vous ? interroge Lacan. L'autre sans doute mais aussi bien vous-même ; ces deux ménagements ne doivent pas être confondus, c'est là l'une des visées qui vous seront proposées à la fin du discours de cette année ». Le ton est donné : entre l'un et l'autre, avec ce flou maintenu par Lacan sur l'emploi de la majuscule ou de la minuscule, l'angoisse, qui n'est sûrement pas étrangère aux divers processus d'exclusion, de celui de

Lacan à l'époque, à ceux que nous avons connus dans les groupes de psychanalystes plus récemment.

C'est pourquoi je rappellerai tout de suite, ce qui est peut-être à la fin de la poursuite que Lacan fera tout le long du Séminaire X, à savoir la poursuite de l'objet a, la quête d'un lieu pour l'objet a, que celui-ci placera dans le Séminaire XI l'objet a dans un schéma simplissime, à l'intersection des deux cercles d'Euler, au titre de l'intersection et de la séparation entre l'un et l'autre, avec la théorie de l'aliénation-séparation, ce qui nous ramène au point de départ de ce séminaire X sur l'angoisse, au début de cette poursuite, avec une autre perspective... Car, ce sur quoi Lacan appuie dès le début du séminaire sur l'angoisse est bien la nécessité d'aller au-delà de la notion freudienne d'angoisse-signal, de ce signal qui désigne un lieu, une scène où se joue le rapport de l'un à l'autre, que ce soit le petit autre à partir de l'expérience du stade du miroir ou le grand Autre de l'autre scène, de l'inconscient. Mais ce faisant ce lieu où l'un est le plus étranger à l'autre se trouve paradoxalement se trouver le plus familier, le plus intime, en l'espèce le Heim de l'Unheimlich, devenu l'étranger dans la maison. Ceci implique qu'à rejeter le Heim le sujet ne peut aboutir à rien d'autre qu'au Horla de Maupassant, sa destruction de l'un et l'autre, de l'un par

l'autre. Ceci invalide de fait le terme même d'au-delà car l'on perçoit rapidement dans le séminaire que cet objet sera plutôt à chercher du côté d'un en deça, un objet en deça de l'objet. Je pourrais dire rapidement : l'au-delà c'est la mort, l'en deça le désir. Et Lacan nous dit bien qu'en ce point Heim, la maison de l'homme, se manifeste le désir sous deux aspects : le désir comme désir de l'Autre ici désir dans l'Autre, et le désir dans l'objet que je suis c'est-à-dire m'exilant de ma subjectivité. D'où le concept même d'objet pour l'autre à lire objet a...dans une réflexivité, une bijectivité, en quelque sorte de l'axe a-a' que Lacan propose en refaisant le schéma optique.

Pour se lancer à la poursuite de l'objet a, Lacan propose d'emblée de suivre la voie du désir car là la clinique parle d'elle-même : ce n'est pas tant lorsque l'homme est manquant qu'il éprouve l'angoisse mais plutôt lorsqu'il est comblé ou en passe de l'être. D'où une magnifique définition du névrosé : « Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas devant la castration, c'est de faire de sa castration ce qui manque à l'Autre, c'est de faire de sa castration quelque chose de positif ». Il dit plus loin que le névrosé ne donnera pas son angoisse, ce qui pose toujours problème dans le domaine de l'amour (donner ce qu'on n'a pas) et en analyse ; mais là, nous dit Lacan, il peut toujours commencer par

donner son équivalent : le symptôme : « C'est ça la première entrée en analyse, comme vous ne lui demandez rien, il commence à moduler ses demandes qui viennent à la place Heim ». Quand Freud a l'air de dire que l'angoisse est le signal d'une perte, l'angoisse n'est pas pour Lacan le signal d'un manque mais le signal d'un défaut d'appui, de l'appui que donne le manque. « Ne savez-vous pas que ce n'est pas la nostalgie du sein maternel qui engendre l'angoisse mais son imminence ? Ce qui provoque l'angoisse c'est ce qui nous annonce qu'on va rentrer dans le giron ». De même que pour la perte du pénis, s'appuyant sur le début de la phobie du petit Hans (qu'une participante à notre groupe nous a signalé avoir mis en scène, une fois devenu lui-même metteur en scène, une oeuvre de Schoenberg particulièrement illustrative sur la communication de l'angoisse), pour la « prétendue perte du pénis » dit Lacan, il ne s'agit pas tant d'une angoisse liée à l'interdiction de pratiques masturbatoires que d'une tentation : « Il ne s'agit pas de perte de l'objet mais de la présence de ceci que les objets ça ne manque pas ».

C'est à partir de cette remarque qu'on peut se demander comment on peut reconnaître l'objet a dans les produits de la civilisation, qui eux ne manquent pas et qui soumettant le sujet à une tentation permanente, si on définit l'objet a comme l'objet qui manque : les

objets qui encombrant nos vies sont-ils des objets en plus, des plus-de-jour, ou produisent-ils eux-mêmes un objet en défaut qu'il faut bien imaginer pour entretenir l'insatiable exigence qu'on observe de nos jours. Une hésitation pourrait venir de l'équivoque entre le plus de jouir et le manque à jouir. Dans le discours capitaliste en effet, le prolétaire ne jouit pas de la plus-value puisqu'on la lui soustrait (c'est le principe même de la TVA), alors que les produits l'encombrant et même l'exploitent, mais le capitaliste n'en jouit pas non plus puisque le principe de l'économie est de le reverser au capital. Dans ce monde entièrement fait de prolétaires, les objets offerts à la tentation sont désormais des objets marchands, que ce soit du côté de l'art, de la religion, de la culture, ou du corps et de ses organes (Lacan y rajoute l'enfant lathouse). Quand la civilisation met tout sur le même plan, avec l'argent comme seule valeur, le sujet répond que ce n'est pas ça qu'il veut par le biais de ses symptômes, d'où les symptômes de refus et les symptômes de compétitivité, avec le succès de l'anorexie-boulimie, qui orientent via le rien vers un objet en creux, un vide.

Si l'on revient à Lacan en 1963, c'est en reconnaissant la nécessité de la place vide (ouverture vers l'intérieur) mais aussi celle du cadre (ouverture vers l'extérieur, le cadre

de la fenêtre, non pas celui de la maison, celui par lequel le mélancolique peut passer à l'occasion) que l'on peut appréhender l'angoisse : « c'est le surgissement du heimlich dans le cadre qui est le phénomène de l'angoisse, cette coupure laissant apparaître l'inattendu, la visite, la nouvelle, la certitude du presentiment et même du présentiment » nous dit Lacan. On pourrait multiplier les occurrences de l'angoisse, les aléas du désir du sujet confronté à la mort du désir, lorsque justement il risque d'être satisfait, ou à sa mise en position d'objet du désir de l'autre. Tout cela ne nous dit pas pourquoi Lacan poursuit cette idée d'un objet qu'il dit certes être insaisissable mais quand même : pourquoi parler d'objet ?

C'est que Lacan part de loin, du Freud qui oppose peur et angoisse (la peur a un objet, l'angoisse non, Freud dira même que l'angoisse est une peur sans nom) mais, une fois n'est pas coutume, pour s'opposer à lui et à la tradition psychologisante (comme il le dit dans le séminaire unique les NDP de novembre 1963) qui fait, à tort donc selon lui, cette distinction, d'où cette simple phrase qui revient à maintes reprises dans le séminaire X : l'angoisse n'est pas sans objet. Je ne résiste pas à l'envie de rapprocher cette phrase de celle de son maître Clérambault qui avait énoncé à peu près dans les mêmes termes une définition, devenu un

classique de la psychiatrie française, celle de l'hallucination : l'hallucination est une perception sans objet...à percevoir : d'où la proposition réactive de Lacan : l'angoisse n'est pas sans objet (à compléter d'un à percevoir ?). L'objet à percevoir ne sera au mieux qu'aperçu...

L'objet a est en fait un double objet sur lequel Lacan équivoque : Un objet fonctionnel : pris comme but, il se signale par l'angoisse dont la fonction est précisément de signaler la proximité du réel. Un objet logique : non spécularisable, non imaginarisable, à situer donc sur l'autre scène, ne fonctionnant qu'en corrélation avec l'angoisse, dont on ne peut parler que pas le truchement de l'angoisse.

Si l'on suit cette idée de parallèle avec l'hallucination, ce n'est pas parce qu'il n'y a pas d'objet à percevoir que le sujet en proie au délire ne perçoit rien, son imagination lui fait voir un objet. Dans le phénomène de l'angoisse, la tentation est là, d'y voir un objet (écoutons Erwartung de Schoenberg et lisons le livret pour voir l'autre se matérialiser !). Le sujet, en fonction de sa structure, résisterait à la tentation ou non, autrement dit il va le voir faire retour du réel, cet objet, ou juste l'imaginer, mais comme le dit Freud dans la bouche de Lacan (Cf leçon 32 de l'introduction

à la psychanalyse) : « Si la satisfaction se trouve à l'intérieur, l'objet est à situer dans l'extérieur, avant toute distinction du moi et du non-moi ». C'est dans cet aller-retour entre intérieur et extérieur, qui fait passer l'objet de l'au-delà à l'en-deçà, qu'il faut comprendre il me semble la quête de Lacan de figures topologiques comportant comme le cross-cap ou la bouteille de Klein un intérieur extérieur (et vice versa), d'où le remaniement de la notion même de cause à partir de Husserl (que je résume abusivement pour la circonstance : l'objet-cause précède, l'objet-but excède...). Nous voyons mieux ainsi que l'objet cause est derrière le désir, qu'il le pousse même.

.

Lacan nous donne dans le chapitre VIII, quant à l'objet cause du désir, l'exemple du fétichisme, car aussi surprenant que cela paraisse, comme il nous le dit, ce n'est pas le soulier qui est désiré, le fétiche est juste là pour causer le désir qui s'en va ailleurs s'accrocher où il peut. « C'est à cet extérieur, lieu de l'objet d'avant toute interiorisation, qu'appartient la notion de cause ». Le sadisme et le masochisme sont utilisés comme exemples, visant bien sûr le névrosé, pour appuyer une sentence lacanienne bien sentie : **se reconnaître comme objet de désir, c'est toujours masochiste.** Dans le masochisme, le but du sujet est de se faire

lui-même objet : cela semble assez évident. Ce qui l'est moins c'est lorsque Lacan soutient que dans le sadisme, ce n'est pas tellement la souffrance de l'autre qui est recherchée mais son angoisse, et que de ce fait le sujet cherche à se faire apparaître lui-même comme pur objet, comme un fétiche noir rajoute-t-il. Dans les 2 cas, le sujet vise à son identification d'objet, à l'objet a bien sûr, ce degré 0 de l'identification que Lacan note S0. D'où la démonstration de la sentence ci-dessus, qui illustre bien plus que la clinique de l'angoisse chez le sujet se faisant objet : à savoir la nécessité logique de l'objet a comme l'objet aperçu (à percevoir) derrière le désir via le signal de l'angoisse, et la tentation qu'il exerce...

Lacan nous oblige par ce passage « pervers » à nous rappeler que l'angoisse a la même structure que le fantasme **S poinçon a**, le S poinçonné par le a tel le ticket de métro du poinçonneur des Lilas. Le sujet affecté par l'angoisse, cet affect qui ne trompe pas, c'est le sujet marqué par le désir de l'Autre, sujet toujours tenté par une position d'objet, soit une position masochiste...

D'où la conclusion, provisoire, qu'à vouloir trop poursuivre son objet, tout en le précédant, le sujet court le même danger qu'Orphée lorsqu'il ne peut résister à la tentation de se retourner sur Eurydice de

retour des enfers : la voir disparaître. Ne
lui reste-t-il donc plus qu'à la rejoindre ?

Lyon - Samedi 24 juin 2006

[SUMARIO](#)